

Dominique Chateau, *Sartre et le cinéma*

(Séguier, 2005)

Voici un très éclairant petit livre (117 pages avec une utile bibliographie) ! Alerte, précis, roboratif à l'image du sujet traité : Sartre, lui-même aimanté par ce que le cinéma nous indique et restitue du *mouvement* du monde. L'auteur, philosophe (esthéticien spécialiste des arts plastiques et du cinéma), aime son sujet. Cela se sent. Il le délimite en le prenant sous plusieurs angles. Pour lui, Sartre est d'abord un *cinéophile* patenté.

Le ton est donné : on ne jugera pas Sartre d'après sa carrière de scénariste (sur laquelle il est permis de porter un jugement nuancé), c'est-à-dire d'après sa contribution effective à la fabrique du cinéma, mais, dans un esprit beaucoup plus large, on prendra la mesure de son affinité profonde – affective et conceptuelle à la fois – avec le cinéma (en s'étonnant, au passage, de son peu de goût pour *Citizen Kane*) et on se demandera où se situe la convergence entre la philosophie sartrienne et le septième art, emblématique dès avant la charnière du XX^e siècle d'un art ensemble moderne, populaire et lié, pour le meilleur et le moins bon, à une industrie ; d'un art, en somme, qui se commet et se coltine avec le réel. En rupture avec la conscience conçue comme intériorité, synthèse protégée et chambre d'enregistrement sous abri, le pour-soi sartrien est “dehors”, risqué, “jeté dans le monde” vers lequel il “s'éclate” : ce parti pris d'extériorité, d'exploration des plans et des champs, n'est-il pas celui du cinéma ? Entre Sartre et le cinéma (les mémoires de Simone de Beauvoir nous renseignent à l'envi sur cette passion entre eux deux partagée), c'est donc une véritable histoire d'amour.

Elle connaîtra des épisodes où la déception et la frustration l'emportent. L'auteur des *Mots* résume sévèrement – “*lamentable insuccès*” – la part qu'il prit, comme scénariste ou inspirateur littéraire (*Les Mains sales*), à plusieurs films, des *Jeux sont faits* (1947) jusqu'à (l'échec de) la collaboration avec John Huston pour le scénario *Freud* (1962). Pourtant, c'est le cinéma américain que Sartre aimait d'abord, y reconnaissant les images, le ton et les rythmes d'une génération – et non pas les films estampillés “qualité française”, qui sentent peu ou prou la transposition littéraire. Sartre aimait le cinéma cinématographique, qui prend le monde comme il est à bras-le-corps.

Y a-t-il alors, se demande Chateau, une “*philosophie sartrienne du cinéma*” ? Sartre voyait le cinéma comme un art du destin – “*cette image renversée et figée du projet*”. D'où selon lui la contradiction entre le cinéma et la contingence. Raconter n'est pas vivre. Le cinéma emprisonne le temps, puisque ce qui est à venir est déjà fait. “*Ce qui distingue le cinéma, ce qui le spécifie pour Sartre, écrit Chateau, c'est... la finalisation obligatoire de sa vision, prédéterminée dans la nature de ce médium*” (p. 87). Paradoxe d'un art doué pour le réel et sa contingence et doté du contrepoids narratif qui s'emploie à relever la contingence, à la plier au flux des images qui nous fascinent et nous “prennent”.

MICHEL GUÉRIN